

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 72—Samedi, 19 septembre 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$5.00



LE GÉNÉRAL BRIÈRE DE L'ISLE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 septembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Vaccin for ever, par Beausapin.—Le récit d'un aumônier.—Cours d'élocution.—Attaque d'une église.—La Porteuse de Pain (suite).—Le général Brière de l'Isle.—Pour les dames—Récréations de la famille.—Choses et autres.

GRAVURES : Le général Brière de l'Isle.—Etats-Unis : Attaque d'une église protestante par une bande de brigands.—Etats-Unis : Duel à cheval entre un Français et un Allemand, près de San-Francisco.—Gravure du feuillet.—Portraits de MM. les abbés Collin et Deguire.—Ancien collège de Montréal—Rébus.

NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, le lot de \$50.00 a été gagné par M. Philippe Maheu, 308, rue Montcalm, Montréal.

Les personnes en possession de bons numéros sont priées de faire leurs réclamations de suite.

La liste des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS

UNE dépêche de Londres nous annonçait dernièrement que le sentiment militaire venait de se réveiller un instant dans la capitale de l'Angleterre, à l'occasion du retour des troupes de l'Égypte.

Cependant, on ne nous dit pas que la reine ou le prince de Galles ou des personnages de la cour aient assisté à cette rentrée des vaincus du Soudan, et il est probable qu'ils brillèrent par leur absence, puisque le télégraphe est muet sur ce point.

Si la chose est exacte, elle est très regrettable.

Ces braves gens, qui ont été se battre, qui ont souffert du climat, des maladies et surtout des effets des défaites répétées, qui les ont démoralisés plus d'une fois, méritaient mieux que cela, car tout autant que des vainqueurs ils avaient droit à la reconnaissance de leur pays.

Les échecs qu'ils ont subis sont dus autant à l'incapacité des généraux qui les ont conduits au combat qu'à l'ignorance des gouvernants qui les ont jetés dans cette aventure, où l'Angleterre a laissé les derniers débris de sa gloire militaire, déjà si ternie par de nombreuses défaites dans d'autres campagnes.

.

Mais on connaît les ressources d'une nation quand elle veut se raidir contre le malheur et reprendre son rang momentanément reculé. Pour cela, il suffit de voir la France qui jamais n'a désespéré et qui a eu confiance en elle-même.

Aujourd'hui, son succès à Tunis et au Tonquin ont prouvé au monde que sa puissance militaire était aussi grande qu'autrefois, et son influence se fait sentir dans les grandes questions européennes comme aux grands jours passés. L'Italie a voulu montrer les dents, l'Angleterre a essayé de la contraindre à accepter ses vues, tout cela a échoué.

A l'intérieur on travaille, et si on a commis de grandes fautes, on tend à en réparer beaucoup, peu à peu.

Pour moi, je suis d'avis que l'Angleterre aurait dû faire fête à ses enfants, à cause même des revers qu'ils ont essayés, malgré leur courage, et les remercier de ne pas avoir désespéré du sort de leur patrie et suivre ainsi l'exemple de la vieille Rome.

Le *va victis* doit faire place au respect aux vaincus.

.

Bismarck a subi un échec dans l'affaire des îles Carolines, et pour la première fois depuis longtemps il a été forcé de se soumettre à la volonté de son maître, le vieux Guillaume, qui a ainsi voulu sans doute lui prouver que la volonté de fer d'un sujet n'est solide qu'aussi longtemps que dure le bon plaisir de son souverain.

Donc, l'empereur a dit à Alphonse qu'il pouvait garder son bien s'il en prenait possession en véritable roi.

Cela veut dire que l'Espagne a le droit d'occuper les Carolines, mais signifie également que l'Allemagne ne les dédaignerait pas et qu'elle s'en emparerait si on les laissait plus longtemps en état de vagabondage, c'est-à-dire inoccupées.

Donc, l'Allemagne a toujours l'œil fixé sur cette proie, et gare à Alphonse s'il est distrait !

Et puis qui sait si tout va finir.

Pendant que le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne s'embrassent, il ne faut pas oublier que bien des gens l'ignorent encore.

Des navires de guerre allemands ont été envoyés à Yap, il y a une quinzaine de jours, avec l'ordre de s'emparer des Carolines ; ils vont trouver à leur arrivée des navires espagnols qui, certes, ne les laisseront pas faire leurs petites affaires sans s'en mêler, car ils doivent, eux aussi, exécuter leurs ordres.

Or, ces instructions ne peuvent être annulées, puisqu'il n'y a pas de câble allant aux Carolines, il faut donc s'attendre encore à des démêlés de ce côté.

Je ne dirai pas que j'en serai fâché, ce serait mentir.

.

J'ai assisté, la semaine dernière, à une fête comme je n'en verrai probablement jamais et comme certainement je n'en avais jamais vue.

Au milieu des bassesses, des infamies même dont nous sommes témoins, il est bon de voir une chose bonne et saine ; au milieu des combats de races, des intrigues de tous genres, on est heureux de se débarrasser un moment de tout cela, de redevenir jeune et de passer quelques heures dans la maison que l'on a habitée longtemps, quand on était à l'âge des illusions et des rêves sans fin.

La maison de Saint-Sulpice, avec une générosité de millionnaire, a donné une fête unique, comme seule elle pouvait le faire.

Elle a appelé tous les anciens élèves du collège de Montréal à venir passer une journée chez elle, dans l'établissement colossal qu'elle possède au pied de la montagne.

Cette invitation était faite sans restriction, jeunes et vieux ont été conviés à cette fête splendide, et l'hospitalité qu'on leur offrait était toute gratuite.

Quinze cents anciens élèves ont répondu à cet appel, et le souvenir de cette journée restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette réunion, la première depuis la fondation du collège, en 1767.

.

Je ne m'étais malheureusement pas trompé en vous disant, il y a huit jours, que je considérais comme rendue la décision du tribunal de Winnipeg, au sujet de l'appel du jugement de Regina, dans la cause de de Riel.

La Cour Suprême a confirmé purement et simplement les excentricités du juge Richardson.

Personne n'a été surpris.

Cependant, tout n'est pas perdu, car le gouvernement, cédant enfin au désir de tous les honnêtes gens, a permis l'appel au Conseil Privé et a accordé le sursis nécessaire.

Il faut donc espérer encore et surtout ne pas s'endormir, et continuer à recueillir des fonds pour payer les frais nécessités par l'appel en Angleterre.

En attendant, la Cour de Regina fonctionne toujours.

Gros-Ours, que tout le monde s'attendait à voir pendre haut et court, en récompense des massacres qui ont été commis par sa bande, en est quitte pour trois ans de pénitencier.

Scott, un blanc, un ami intime de Riel, dont il a du reste endossé tous les actes, a subi son procès et a été..... acquitté.

Je n'insiste pas sur la signification de ces jugements, car je suis fatigué de toujours répéter ce que je pense de cette chose que l'on a si justement qualifiée d'*ignoble farce*.

Cela n'est pas fait pour imposer beaucoup de respect aux autres peuples pour notre pays.

Enfin !

.

Une de nos gravures représente un duel à cheval,

entre un Français et un Allemand, qui a eu lieu dernièrement, près de San Francisco.

Le Français, M. Gascon, ex-officier de cavalerie dans l'armée française et établi en Californie depuis plusieurs années, y possède un *ranch* de plus de 2,000 arpents ; le Prussien, qui a servi dans l'armée allemande, passait pour la meilleure lame de son pays, et ses exploits sont restés célèbres à l'université d'Heidelberg.

Dernièrement, une discussion s'éleva à San Francisco, dans un hôtel, à propos des mérites de l'escrime en Allemagne et en France. M. Gaston soutenant que la cavalerie française était de beaucoup supérieure à la cavalerie allemande.

Les têtes s'échauffèrent, et bientôt une rencontre fut décidée. On devait se battre à cheval et l'arme choisie fut le sabre de cavalerie, dont la lame est longue de trente-six pouces.

.

Au jour fixe, à sept heures du matin, les deux adversaires étaient au lieu du rendez-vous, où se trouvaient réunies une vingtaine de personnes et un médecin. On choisit un juge, et chacun des duellistes se rendit à son poste.

M. Gascon, homme de moyenne stature, portait sur la poitrine une simple chemise de flanelle bleue. L'Allemand, colosse pesant plus de deux cents livres, étaient entièrement vêtue de noir, pantalon et tunique.

Au signal donné, les deux cavaliers s'élançèrent au galop, sabre en main, et tentèrent de se porter un terrible coup, qui fut paré de part et d'autre. Une seconde passe resta également sans succès.

Tous deux reprirent du champ une troisième fois, et M. Gascon, parant habilement un coup de tête, blessa légèrement son adversaire.

A la quatrième passe, l'Allemand reçut un terrible coup au bras droit, qui tomba inerte le long du corps.

En voyant le résultat du duel, le juge se sauva à toutes jambes, et tout le monde l'imita, sauf les duellistes. Le médecin allemand, sans s'inquiéter de son patient, disparut un des premiers.

M. Gascon dut donner les premiers soins à son adversaire en attendant des secours.

Le vainqueur de ce duel dit que pendant qu'il était militaire il n'a jamais eu la réputation d'être un maître d'armes, et qu'au contraire il était un des plus faibles de son régiment.

On voit, par cet exemple, que les Allemands ont mauvaise grâce à tant vanter leurs qualités militaires.

.

Vive l'Amérique ! Vive les Etats-Unis !

Que vient-on nous parler des affaires de l'Espagne et de l'Allemagne ? Que peuvent nous faire les différends entre la Russie et l'Angleterre ? Que nous font les victoires de la France au Tonquin ? Qu'importe le sort de Riel ?

Il s'agit bien de tout cela !

A demain, toutes ces questions ! Vive l'Amérique ! Vive le *Puritan* !

Voilà cependant de quoi nous entretenent les journaux des Etats-Unis depuis plusieurs jours.

Ces 55 millions de citoyens sont en délire, on oublie les affaires, on laisse de côté les grandes questions politiques, religieuses et sociales, et par tout on n'entend qu'un cri : Vive le *Puritan* !

.

Ce *Puritan* est un yacht américain qui a gagné une course contre un yacht anglais, le *Genesta*.

Vous allez probablement dire qu'il n'y a pas là de quoi tant se pâmer, et qu'en fin de compte, cette affaire n'a pas plus d'importance qu'une course de chevaux ou de rameurs.

Eh ! parbleu, je le sais bien, et c'est même ce que je n'ai pu m'empêcher de dire à un de mes amis que cette question empêchait de dormir.

—Comment ! me disait-il, vous ne comprenez donc pas toute l'importance de cette lutte ? Vous ne voyez pas qu'il s'agit ici d'une question maritime de premier ordre ? Mais c'est le triomphe de l'architecture navale ! C'est la question de la supériorité de la marine de toute une nation !

Ma foi ! je ne suis pas du tout de cet avis, et le triomphe du *Puritan* sur le *Genesta* ne me fera jamais croire que la marine américaine est supérieure à la marine anglaise.

LE RÉCIT D'UN AUMONIER

(Suite et fin)



QUAND vint son quatrième enfant, un gros garçon bien boufflu et tout remuant, sa femme lui dit qu'elle avait envie de prendre un nourrisson. Il y consentit sans peine, et peu de jours après, la paysanne, qui était allée à Paris, s'en revenait au village avec un superbe élève.

C'était le premier enfant d'un jeune architecte, dont la femme n'avait pas assez de santé pour être nourrice.

Six mois plus tard, le nourrisson tomba malade et mourut. Cela arriva très vite. On n'eut pas le temps de faire prévenir les parents. Et comme l'homme et sa famille habitaient à quelque distance du village, une maison isolée dans les champs, on ne sut dans le pays qu'un de ses enfants avait été malade, qu'au moment où l'on apprit sa mort.

A ce moment une mauvaise pensée germa dans l'esprit du paysan : il se dit que la mort de cet enfant allait le compromettre et lui faire du tort ; sa femme, maintenant, trouverait difficilement un autre nourrisson ; et puis c'était cinquante francs par mois de perdus.

Il tourna et retourna tout cela dans sa tête, et si bien, qu'il en vint à se dire que s'il déclarait comme mort son petit à lui, personne ne se douterait de rien, ni à Paris ni ailleurs. En faisant cela, et ce n'était, au demeurant, qu'un mot à prononcer, il s'enlevait une charge et, du même coup, se ménageait une ressource mensuelle de longue durée peut-être. Pour ce qui était des parents, il n'y aurait pas grand mal, car, ne sachant rien, ils prendraient le petit gars pour leur propre fils, et à la vérité, ce serait tout comme, puisqu'ils le croiraient. Et quant à l'enfant, il n'était pas douteux que, devenant fils de bons bourgeois, il serait bien plus heureux que s'il restait attaché à la pâle fortune de sa famille véritable.

Sa décision fut vite prise. Mais il fallait que sa femme se décidât aussi. C'était plus malaisé. Elle résista beaucoup et même pleura à grandes larmes, tant, à cette proposition, elle se sentait honteuse et la conscience peu tranquille. Il tint bon pourtant, et, à la fin, se montra si volontaire et si terrible, que la malheureuse donna son consentement et jura de se taire.

La déclaration fut faite comme l'homme l'avait voulu, et personne dans le village ne se douta de cette substitution d'enfant.

L'architecte, fort occupé, et sa femme, toujours malade, ne revirent l'enfant que bien plus tard, et ne se doutèrent de rien.

Cet aveu, continua l'abbé, me causa un grand trouble. Quels désordres, quels malheurs pouvaient fondre sur une famille par suite d'une pareille intrusion ! Et pourtant, d'autre part, cet enfant pouvait être l'honneur et la joie de ses parents d'adoption. J'étais fort perplexé. Mais mon devoir était tout tracé, et je n'hésitai pas à dire à cet homme :

— Mon fils, cet aveu sera compté, vous venez de vous comporter comme un homme honnête. Mais tout n'est pas fini, cependant il faut une réparation.

— C'est vrai, dit-il... Oui, je dois réparer le mal que j'ai fait... Voyez, monsieur l'aumônier, depuis que je me suis confié à vous, il me semble qu'une lumière est entrée dans ma tête.

Il me donna alors le nom de l'architecte, et me priant de le découvrir et de le lui amener sans retard.

— Je suis prêt, dit-il, à déclarer la vérité.

Je me mis immédiatement en route, car l'interne ne m'avait pas dissimulé que le malade ne passerait probablement pas la journée.

Sachez, en deux mots, que le petit architecte d'autrefois était devenu un grand entrepreneur, énormément riche. Il avait plusieurs enfants, dont l'aîné (l'enfant en question faisait son désespoir). Ce jeune homme, plein de vanité et de mauvais instincts, s'était jeté corps et âme dans un genre d'existence où il avait déjà compromis une grande partie de la fortune de l'entrepreneur, et où il menaçait de laisser l'honneur du nom qu'il portait.

Je ne chercherai pas à vous décrire la stupefaction, l'immense joie de l'entrepreneur, quand j'eus accompli auprès de lui la mission dont l'homme m'avait chargé.

Cet enthousiasme me fait souvenir d'une caricature de Cham, que j'ai vue autrefois à propos de courses de chevaux.

Vous savez tout l'esprit que ce caricaturiste philosophe savait mettre dans son crayon.

Deux chevaux se rencontrent, l'un maigre, efflanqué, aux jambes grêles, vient de gagner un grand prix à une course quelconque. Il est entouré, flatté, admiré.

L'autre, gros percheron, solide, à la croupe puissante, aux jambes énormes et musclées, traîne une voiture chargée de pierres énormes, d'un poids invraisemblable. Personne ne le regarde, il tire, entraîne sa lourde charge et passe inaperçu.

— Malheur ! dit le percheron, et, regardant le coursier : viens donc ici et essaie donc de traîner ça !

Que voulez-vous, l'un était utile tandis que l'autre n'était guère qu'un animal de luxe !

.

Les carriers du Coteau Saint-Louis et du Mile-End viennent de donner un bel exemple de générosité.

Vous savez qu'ils sont venus en procession à Montréal, apporter à l'évêché plus de cent cinquante voyages de pierres, pour aider à l'achèvement de la grande basilique de Saint-Pierre.

En voyant le défilé de ces voitures, je me suis reporté par la pensée à cette époque étonnante du moyen-âge, où les peuples élevaient à Dieu des monuments que l'on contempera toujours avec admiration.

Quoi de plus beau que ces admirables cathédrales de Paris, Chartres, Rouen, Soissons, Strasbourg, Amiens, Reims, etc.

Tout cela a été fait pour ainsi dire gratuitement. En ce temps de foi, l'ouvrier donnait de temps à autre une journée de travail pour aider à la construction de la maison de Dieu, les carriers donnaient des pierres, les sculpteurs offraient leur talent, et c'est ainsi que l'on arrivait à produire des chefs-d'œuvre.

Le mouvement de générosité des carriers serait-il imité ! Je le souhaite, et j'espère bientôt voir les hommes de tous métiers venir offrir une journée ou deux de travail à l'évêque de Montréal.

LÉON LEDIEU.

VACCIN FOR EVER

Nous publions la petite pièce de poésie suivante à titre de curiosité. La vaccination à outrance justifie assez la conclusion à laquelle arrive le poète humoristique :

La Science, en son vol puissant,
Qu'à travers les temps rien n'arrête,
Avec le Progrès incessant
Voie de conquête en conquête.

Ses fils dans leur sublimité,
Luttent sans trêve, pleins de zèle,
Pour affranchir l'Humanité
Des douleurs qui fondent sur elle.

Il faut au mal, ce Sphinx maudit,
Arracher son secret terrible,
Qui, pour le chercheur interdit,
Est souvent incompréhensible !

Certes, les périls sont nombreux ;
Mais, dans leur héroïsme immense ;
A ces bienfaiteurs généreux
Qu'importe leur propre existence ?

Et c'est Jenner qui du vaccin
Trouvant la magique recette,
Triomphe du fléau malsain
Par la vertu de la lancette.

C'est l'infatigable Pasteur,
Que nul revers ne décourage,
Et qui deviendra l'inventeur
D'un remède contre la rage !

Il n'est pas jusqu'au choléra,
Et sur ce résultat j'insiste,
Qu'avec succès on combattra,
Si Ferran n'est pas un fumiste.

Vaccin par ci, vaccin par là,
Le vaccin est le grand dictame,
— Monsieur, inoculez-vous ça !
— Prenez-moi ce virus, madame !

N'est-il point permis de réver,
Bouleversant la médecine,
Un savant qui saurait trouver
Un vaccin... contre la vaccine ?

BRAUSAPIN.

— Ah ! monsieur l'abbé, s'écria-t-il après un long silence où tout son être semblait se replier et s'abîmer dans un suprême mouvement intérieur. Ah ! vous venez de me rattacher à la vie !... C'est la Providence qui vous a placé sur notre chemin... Je vous suis reconnaissant du fond de mon âme... Ah ! le malheureux !... Il ne déshonorerait plus ma maison... Et pourtant je me sens tout troublé et mes entrailles frémissent... Mais soyez sans inquiétude pour lui : il a porté mon nom, cela suffit ; son existence sera assurée...

Quelques instants plus tard nous étions à l'hôpital. L'entrepreneur avait amené son notaire et deux témoins.

L'homme allait s'affaiblissant de moment en moment, mais la lucidité de son esprit restait tout entière. Il renouvela les déclarations qu'il m'avait faites, en précisant davantage encore. L'entrepreneur lui serra la main et lui dit :

— Je vous remercie, mon ami. Je souhaite de grand cœur que vous sortiez d'ici vivant, afin que je puisse m'acquitter envers vous.

— Oh ! monsieur, fit le moribond, je n'ai plus besoin de rien, mais puisque vous êtes si bon, je vous demanderai de ne pas inquiéter ma femme.

— Soyez tranquille, mon ami ; non-seulement votre femme ne sera pas inquiétée, mais je vous jure de prendre soin d'elle durant toute sa vie.

Le malheureux était tout près de sa fin.

A ce moment, un jeune homme fort élégant entra dans la salle, conduit par un infirmier. Il s'approcha. L'entrepreneur, l'ayant vu, se précipita vers lui :

— Vous, dit-il, vous ici... Et comment ?

— Hé, oui, mon père, fit-il. On me pourchasse depuis ce matin... C'est moi qui ai eu la maladresse... Du reste, ce n'est pas tout à fait de ma faute ; ce brave homme s'est mis au beau milieu d'un embarras de voiture... Mais, permettez, je suis étonné que vous...

— Votre étonnement cessera... Savez-vous qui est cet homme ?

Le mourant ouvrit les yeux et regarda le jeune homme qui s'approcha du lit.

— C'est moi, mon brave homme... Je regrette beaucoup le malheur que, ce matin...

— Ah ! c'est vous, fit-il lentement... c'est vous... Ah !... Eh bien !... je... je... vous... pardonne... Et il mourut.

J. FALLA.

COURS D'ÉLOCUTION

LE professeur Parage, bachelier ès-lettres et ès-sciences, en Sorbonne, université de France, ancien élève de Talbot, du Conservatoire de Paris, diplômé académique pour la province de Québec, a repris ses cours d'élocution française et de déclamation, ainsi que son cours préparatoire à l'École Polytechnique et à l'étude de la médecine et du droit.

Sa méthode d'enseignement, sûre et correcte, lui fera obtenir cette année chez ses élèves les mêmes succès que l'an dernier, et qui lui font le plus grand honneur ; ajoutons, de plus, que le professeur Parage, sous le nom de Noël Pays, est déjà connu dans le monde littéraire.

ATTAQUE D'UNE ÉGLISE

(Voir gravure)

La scène s'est passée le 26 août dernier, à Cane-Creek, Caroline du Nord, E.-U.

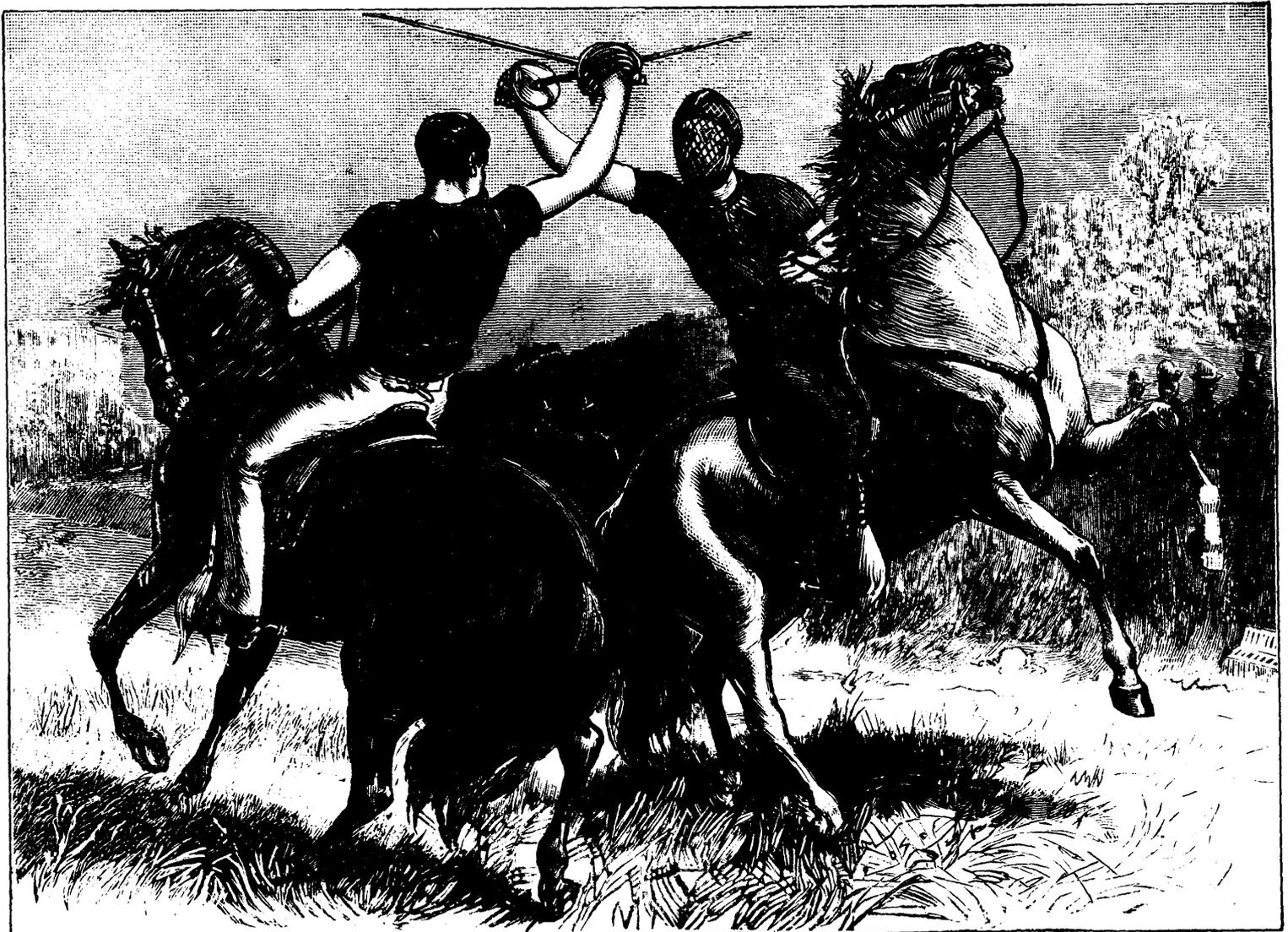
Des nègres étaient rassemblés dans leur église pour remercier Dieu des bonnes récoltes qu'il leur avait accordées ; tout le monde était en prière quand un bandit bien connu, Carl Michaël, à la tête d'une vingtaine de misérables de son espèce, fit irruption dans le temple, qui devint alors la scène d'un massacre épouvantable.

Son œuvre accomplie, le chef de brigands remonta à cheval avec ses complices et tous disparurent.

Le shérif et la police de l'endroit sont allés à leur poursuite, mais la plaine est grande et Dieu sait si jamais les assassins seront pris.



ÉTATS-UNIS.—ATTAQUE D'UNE ÉGLISE PROTESTANTE, A CANE CREEK, PAR UNE BANDE DE BRIGANDS



ÉTATS-UNIS.—DUEL A CHEVAL ENTRE UN FRANÇAIS ET UN ALLEMAND, PRÈS DE SAN FRANCISCO. —(Voir *Entre-Nous*).

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

I

DEPUIS le jour où nous le leur avons présenté pour la première fois, nos lecteurs ont eu plus d'une fois la preuve que le Dijonnais Ovide Soliveau, amplement doué de tous les vices, était capable de tous les crimes. Sur le paquebot le "Lord-Maire," qui le conduisait en Amérique, il s'était, on s'en souvient, livré à une tentative de vol, et ce n'était pas son coup d'essai, car René Bosc, l'ancien agent de la sûreté, qui allait rejoindre sa fille à New-York, avait appris à Paul Harmant qu'il s'était trouvé porteur d'un mandat d'arrestation décerné contre Soliveau pour faits de même nature. Du vol et du chantage à l'assassinat la distance était courte pour un gaillard qui ne reconnaissait ici-bas qu'une loi, celle de son intérêt personnel. Rien ne pouvait lui plaire davantage que de "travailler" pour le compte de son prétendu cousin dont il savait la fortune à peu près inépuisable. Aussi avait-il accepté sans l'ombre d'une hésitation ou d'un scrupule le rôle monstrueux que lui imposait Jacques Garaud. Ce dernier allait une fois de plus se mettre pieds et poings liés à sa merci; il se promettait bien d'exploiter en homme habile la situation et d'en tirer tout le parti possible. De plus, il aimait les émotions, de quelque nature qu'elles fussent. Nous lui avons entendu dire à lui-même que les préliminaires du crime projeté l'amusaient, et que lorsqu'un projet amuse on trouve sans peine des expédients pour le faire réussir. Ces expédients, il fallait les chercher dans les habitudes de la personne que Jacques Garaud le chargeait de frapper. Ovide pensa que la défroque d'ouvrier maçon revêtu par lui la veille n'était point du tout de mise pour entrer en campagne, et qu'il lui faudrait des déguisements variés, lui permettant de se constituer des individualités multiples, afin de dépister les recherches qui ne manqueraient pas d'être faites par la police après la suppression de Lucie.

Levé de bonne heure, Ovide Soliveau s'habilla de ses plus vieux vêtements, prit une valise vide, et se rendit en flâneur au temple, au quartier de la friperie. Là il alla de boutique en boutique, bavardant avec les vendeurs, se donnant à eux comme un comédien de province complétant sa garde-robe. Bref, il acheta, pour fort peu d'argent, plusieurs costumes dont les caractères étaient bien tranchés. Il y joignit les moindres détails d'ajustement allant avec chacun de ces costumes et complétant l'ensemble, de manière à tromper les yeux de l'observateur le plus exercé. Ovide avait l'intuition du comédien consciencieux qui cherche l'effet dans la vérité absolue, dans le "naturalisme," et considère une vieille blouse jadis bleue, blanchie par l'usage, comme un "document."

Lorsqu'il revint à l'avenue de Clichy en fiacre, non seulement sa valise regorgeait, mais encore

une demi-douzaine de paquets volumineux y étaient joints. Il transporta tout cela dans un cabinet de son pavillon, cabinet transformé en garde-robe, et, comme l'eût fait un couturier de théâtre, assembla méthodiquement les objets formant un "ensemble." N'ayant terminé son travail qu'à une heure fort avancée de la soirée, il remit au lendemain les premières démarches qu'il se proposait de faire afin de se mettre au courant des habitudes de Lucie. Ce que lui avait dit Paul Harmant au sujet de la jeune fille était gravé dans sa mémoire. Il fallait maintenant savoir avant tout si la fiancée de Lucien Lebroue allait chaque jour travailler chez madame Augustine, à quelle heure elle quittait, et à quelle heure elle y rentrait. Avant d'être au courant de ces diverses choses, dresser un plan était impossible.

Le mardi matin, Ovide, vêtu en commissionnaire médaillé, sortit de chez lui, gagna la place Clichy, et là prit un omnibus qui devait, par correspondance, le conduire non loin de l'île Saint-Louis. Admirablement grisé, et commissionnaire



Cinq minutes après, Ovide et l'asseyeuse étaient installés en face l'un de l'autre.—(Voir p. 158, col. 3.)

de la tête aux pieds, le Dijonnais était méconnaissable. Il descendit de l'omnibus près de l'Hôtel de Ville dont on pressait les travaux de reconstruction et il se rendit pédestrement au quai Bourbon. Arrivé à quelques pas de la maison qu'habitait Lucie, Ovide tira de sa poche un morceau de papier sur lequel il avait écrit l'adresse de la jeune fille. Neuf heures sonnaient au clocher de l'église Saint-Louis-en-l'île. Le faux commissionnaire passa sous la voûte, traversa la cour, alla droit à la loge du concierge, et feignant de lire le nom tracé sur le papier qu'il tenait à la main, il dit :

—Mamselle Lucie, s'il vous plaît, madame ?

—Au sixième, la porte à gauche.

—Elle est chez elle ?

—Ça, pour sûr.

—Bien des mercis.

Ovide s'engagea dans l'escalier et gravit les marches. Arrivé au second étage, il s'arrêta.

—Si la petite n'est point sortie à cette heure, se dit-il, c'est qu'elle travaille chez elle. Donc il y a des chances pour qu'elle se rende aux ateliers de sa maîtresse couturière seulement pour reporter son ouvrage, Je vais m'assurer de ça.

Il laissa s'écouler quatre ou cinq minutes, puis il redescendit. La concierge, absorbée par la confection de son déjeuner, ne le vit même point passer devant la loge et sortir.

II

En quittant le quai Bourbon, Ovide se rendit rue Saint-Honoré et n'eut pas besoin de chercher la maison de madame Augustine. Le nom de la grande couturière s'élevait, en lettres dorées énormes, tout le long du balcon du premier étage. Le pseudo-commissionnaire monta droit aux ateliers et sonna. Un domestique en livrée très correcte vint lui ouvrir et le mit en rapport avec une "demoiselle" du salon d'essayage, fort jolie fille, vêtue à la dernière mode et servant de mannequin vivant pour l'exhibition des merveilleuses toilettes sorties du cerveau de la tailleuse. Ovide jugea convenable de faire un peu de couleur locale en s'exprimant avec l'accent le plus pur des fils de l'Auvergne.

—Mademigelle Luchie, chi vous plaît ? demanda-t-il.

—Qui ça "Mademigelle Luchie ?" fit l'essayeuse en riant.

—Une ouvrière de voschtre maigeon, fouchtra

—Ah ! Lucie. !

—Oui, ch'est bien cha, mademigelle Luchie.

—Elle ne travaille pas ici. Elle emporte l'ouvrage chez elle.

—Quai Bourbon, alorche ?

—Oui. Est-ce que vous lui apportiez une lettre ?

—Non. Ch'est une commichion.

—Ah ! ah ! une "commichion !" et de quelle part ?

—De la part d'un mochieu.

—Parfait ! Je m'en doutais.

Ah ! elle connaît des messieurs, cette sainte n'y touche ! Eh ! bien, que le "Mochieu" aille chez elle ! Lucie est une prétentieuse qui "fait sa poire" (comme on dit dans le grand monde) et ne montre son nez ici que pour rapporter son ouvrage ou venir chercher des fournitures.

—Merchi, mademigelle.

—Et comment est-il, le monsieur ? reprit l'essayeuse.

—Ch'est un particulier très cochu.

—Ah ! très cossu.

—Oui, mademigelle.

Ovide tourna sur ses talons. La demoiselle rentra dans le salon d'essayage, extrêmement vexée de ce qu'elle appelait "l'heureuse chance de cette petite diable de Lucie." Tout en descendant, le Dijonnais se disait :

—Elle est envieuse et déteste sa camarade, il y aura peut-être là quelque chose à exploiter au profit de notre affaire. Ne rien négliger, c'est ma devise.

Une fois sur le trottoir, il s'arrêta en se demandant ce qu'il allait faire.

—Lucie ne vient ici que lorsque son travail à rapporter l'y appelle, murmura-t-il. Donc c'est en plein jour, et en plein jour tout est impossible. Je ne m'acquitterai jamais de ma tâche à moins d'avoir des renseignements nouveaux et plus étendus. Qui me les donnera ? Parbleu, la demoiselle de

là-haut. Je disais bien qu'il ne faut rien négliger. C'est par elle que je trouverai le moyen d'arriver au but.

Au lieu de s'éloigner, Ovide, voulant mettre immédiatement à exécution l'idée qui venait de lui traverser le cerveau, rentra dans la maison de madame Augustine et se dirigea vers la loge du concierge. Le mari était en courses. La femme, comme la portière du quai Bourbon, s'occupait de préparer le déjeuner.

—Excusez-moi, madame, lui dit le faux commissionnaire. J'aurais un petit renseignement à vous demander.

—Quel renseignement, mon brave homme ?

—Pourriez-vous me dire à quelle heure les ouvrières de madame Augustine sortent de l'atelier ?

La concierge sourit en femme qui connaît les "dessous" de la vie parisienne, et qui sait ce que parler veut dire.

—Ce n'est pas pour vous que vous me demandez ça ? fit-elle.

Ovide se mit à rire.

—Vous avez vu la chose du premier coup ! répliqua-t-il. Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir l'œil américain, ma chère dame !

Tout en parlant, il glissait un louis dans la main de son interlocutrice.

—Eh bien, non, ce n'est pas pour moi, reprit-il. C'est une commission qu'on m'a chargé de faire.

La concierge jeta un regard sur la pièce, reconnut qu'elle était en or, et son sourire devint de plus en plus bienveillant.

—Je ne demande pas mieux que de causer, dit-elle.

—C'est ça, causons.

—Il y a chez madame Augustine plusieurs sortes d'ouvrières : les couturières, les demoiselles de magasin, les essayeuses.

—C'est de celles-là que je veux parler.

—Eh bien ! elles sortent à huit heures du soir.

—Sont-elles nombreuses ?

—Elles sont trois, mademoiselle Irma, mademoiselle Reine et mademoiselle Amanda, une brune assez jolie et très coquette, la plus jeune des trois.

—Est-ce celle qui a un signe au bas de la joue, du côté droit ?

—Précisément.

—Et, dans la journée, s'absentent-elles quelquefois ?

—Elles ont une heure pour déjeuner et vont l'une après l'autre, à partir de onze heures au petit restaurant à côté.

—Vous m'avez dit, je crois, que la jolie brune au signe noir se nommait mademoiselle Amanda.

—Oui, mon brave homme, et ça doit être à son sujet que vous venez ici.

—Ça se pourrait. Merci, ma chère dame.

Sachant ce qu'il voulait savoir, Ovide tourna sur ses talons. Tout en le regardant traverser la cour, la concierge pensait :

—Voilà un commissionnaire intelligent et qui doit gagner gros, car on voit tout de suite qu'il a la grande habitude de faire ce métier-là. Il est expédié par quelque gommeux qui veut faire la cour à cette prétentieuse d'Amanda.

Elle en était là de son monologue, quand mademoiselle Amanda elle-même parut au bas de l'escalier, s'arrêta sur le seuil de la loge et demanda :

—Vous n'avez rien pour moi, m'ame Bardet ?

La concierge prit une physionomie malicieuse et répondit par cette question :

—Est-ce que vous attendez quelque chose, mam-selle ?

—J'ai rêvé chien blanc cette nuit, et le livre de "l'Explication des songes" prétend que ça signifie : "bonne nouvelle." Donc j'apprendrai aujourd'hui quelque chose qui me fera plaisir.

Madame Bardet se pinça les lèvres d'un air discret et répliqua :

—Ça se pourrait tout de même. Vous n'avez peut-être pas tort de compter sur votre rêve.

—Vous savez quelque chose ? s'écria la jeune fille.

—Eh bien, oui.

—Qu'est-ce que c'est ? Oh ! qu'est-ce que c'est, ma petite madame Bardet, soyez gentille, apprenez-moi ça bien vite.

—Je sais que, selon toute apparence, vous pour-

riez prochainement avoir des nouvelles de quelqu'un qui s'intéresse à vous.

—On vous a donc parlé de moi ?

—Vaguement.

—Enfin, on vous en a parlé. —Que vous a-t-on dit ?

—On m'a questionnée à votre sujet.

—Qui ça ? Un monsieur chic ?

—Pas celui qui m'a questionnée, mais celui qui expédiait le questionneur l'est certainement.

—Qu'est-ce qu'on vous a demandé ?

—A quelle heure vous sortiez pour aller déjeuner, à quelle heure vous quittiez l'atelier le soir.

—Vous avez répondu ?

—Ce qu'il fallait répondre, et ensuite je vous ai fait mousser de la belle manière.

—Madame Bardet, si mon rêve n'a point menti, s'il m'arrive quelque chose d'heureux, je ne me montrerai pas ingrate. Je vous ferai cadeau d'une montre en or avec sa chaîne.

—Alors, c'est comme si je les tenais.

—Maintenant je cours déjeuner, je suis en retard.

Mademoiselle Amanda, l'esprit hanté par des rêves ambitieux, et bâtissant des châteaux en Espagne, courut à son petit restaurant où la fièvre de l'attente l'empêcha de manger. Amanda Régamy avait vingt-deux ans. Nous savons qu'elle portait la toilette d'une façon ravissante. C'est là seulement ce qui lui valut d'être admise dans la maison de madame Augustine, car il aurait été difficile de trouver une ouvrière plus habile aux travaux de couture. On l'habillait avec luxe afin de mettre en valeur, grâce à l'élégance de sa tournure, les créations de la tailleur en vogue, et on lui avait appris à essayer. Fille d'un ménage d'ouvriers où le mari hantait les assommoirs et où la femme fréquentait les bals de barrière, elle avait grandi dans la rue, comme un enfant presque abandonnée, recevant plus de coups que de caresses, et n'ayant sous les yeux que des exemples déplorables. Absolument dépourvue des principes les plus élémentaires, Amanda n'aspirait qu'à l'oisiveté, au luxe, aux jouissances matérielles. Ce jour-là elle essaya les costumes tout de travers et piqua maladroitement plus d'une cliente en épinglant les retouches. Les minutes lui semblaient longues comme des heures ! Le moment de partir n'arriverait donc jamais !

III

A huit heures moins un quart, Amanda et ses deux compagnes passèrent dans le cabinet de toilette affecté à leur usage, quittèrent les robes luxueuses de madame Augustine et revêtirent les costumes plus simples qui leur appartenaient. Amanda souffrait chaque soir dans son amour-propre en changeant de vêtements. Les toilettes tapageuses lui allaient de merveille et la simplicité ne lui seyait pas, du moins telle était son opinion. Quand elle eut achevé, elle jeta un regard de dépit sur le grand miroir où son image se reflétait et sortit la dernière. Cette fois elle ne s'arrêta point à causer avec la concierge, et gagna la porte de la rue. Là elle s'arrêta et jeta un coup d'œil, à droite et à gauche, sur le trottoir, espérant y constater la présence de quelque jeune gommeux, le gardénia à la boutonnière. Elle n'aperçut qu'un homme de cinquante ans environ, aux cheveux grisonnants, bien mis et d'apparence respectable.

—Ce ne doit pas être celui-là, murmura-t-elle. L'autre est sans doute un peu plus loin.

Et elle se mit à marcher à tout petit pas. Au moment où elle passait devant l'homme aux cheveux gris, celui-ci salua en souriant. Amanda se dit sans trop de surprise :

—Tiens ! tiens ! il paraît que c'est lui. Au fait, il a l'air d'un monsieur cossu, et très comme il faut.

Elle ne rendit ni le salut, ni le sourire mais elle marcha de plus en plus lentement, avec de petits sautilllements prétentieux qu'elle croyait de nature à faire valoir l'élégance de sa démarche. Ovide, que nos lecteurs ont déjà reconnu, donnait à son visage une expression ironique en la regardant manœuvrer.

—Va ! va ! pensait-il en la suivant, manie toi tout à ton aise, ma poulette ! La concierge a certainement parlé. Je te tiens.

Amanda continuait à marcher, s'arrêtant devant les boutiques et jetant derrière elle un regard furtif

pour s'assurer que l'inconnu d'apparence respectable la suivait toujours. Il gardait soigneusement sa distance. La jeune fille alors se remettait à trotter. L'un derrière l'autre ils longèrent la rue de la Paix, les boulevards, prirent la rue du Faubourg-Montmartre et arrivèrent à la rue des Martyrs. L'essayeuse fit halte de nouveau devant un magasin de lingerie. Cette fois Ovide vint se placer à côté d'elle.

—C'est bien à mademoiselle Amanda que j'ai la bonne fortune de parler ? murmura-t-il à son oreille d'un ton insinuant.

La jeune fille regarda son interlocuteur et joua la surprise.

—Oui, monsieur, répondit-elle. Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Ovide répliqua galamment :

—Ceux qui vous admirent sont trop nombreux. Vous ne pouvez les connaître tous.

Amanda rougit d'orgueil en s'entendant ainsi complimenter.

Elle pensa :

—Plus très jeune, cette homme-là, mais bien conservé, et rudement chic !

Puis elle reprit sa marche ; mais cette fois Ovide, au lieu de la suivre, se tenait sur la même ligne.

—La rue des Martyrs est longue et montueuse, par conséquent fatigante, reprit-il. Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir l'appui de mon bras ?

Amanda cru devoir balbutier :

—Pourquoi vous le permettrais-je, monsieur ? Je vous répète que je ne vous connais pas.

—Sans doute, mais je vous connais, moi, depuis longtemps, mademoiselle. Depuis longtemps, j'ai le désir de vous connaître plus encore, mais je suis timide, et jusqu'à ce soir je n'ai point osé vous aborder pour vous le dire.

—Je ne m'explique pas le désir dont vous parlez.

—Il est bien facile à comprendre cependant.

—Pour vous, peut-être, mais pour moi c'est une énigme.

—Trois mots vous en donneront la clef.

—Lesquels ?

—Ceux-ci : "Je vous aime !"

—Vous m'aimez ! répéta l'essayeuse en riant.

Ah ! monsieur, vous me permettrez de n'en rien croire !

—Pourquoi donc ?

—Parce que les hommes disent cela à toutes les femmes.

—Les autres peuvent mentir, moi je suis sincère.

—Alors, si vous m'aimez, monsieur, quelles sont vos intentions ?

—Honorables, mademoiselle, n'en doutez pas.

—Vous seriez bien embarrassé si je vous demandais de m'en donner la preuve.

—Nullement, mais il est difficile, impossible même, d'avoir dans la rue une conversation sérieuse et suivie. Peut-être d'ailleurs n'avez-vous point encore diné.

—Non, monsieur.

—Moi non plus. Eh bien, permettez-moi de vous offrir des huitres, un perdreau et des écrivains. Nous causerons les coudes sur la table.

Amanda se mit à rire.

—Un tête-à-tête ! comme cela ! Tout de suite ! fit-elle.

—Pourquoi non ? Cela n'engage à rien.

—Soit, mais c'est compromettant.

—Point avec un homme de mon âge dont les intentions sont honorables. Acceptez sans hésiter, croyez-moi.

—Me promettez-vous d'être paternel, et rien que paternel ?

—Je vous le jure !

—Eh ! bien, j'ai confiance en vous, j'accepte.

—A la bonne heure ! Où dînerons-nous ?

—Où vous voudrez.

—Alors, entrons là, "au Faisan." Nous n'y serons pas plus mal qu'ailleurs.

Cinq minutes après, Ovide Soliveau et l'essayeuse de madame Augustine étaient installés en face l'un de l'autre dans un cabinet particulier. Nous ne ferons point assister nos lecteurs à ce repas, où il ne se passa rien d'intéressant pour notre récit. Il nous suffira de dire que, fidèle à sa parole, le monsieur aux cheveux gris et aux allures

convenables se montra très affectueux, très empressé, mais en même temps très paternel. Amanda le trouva charmant et fonda sur lui les plus sérieuses espérances. Le repas terminé, Ovide fit venir une voiture.

—Je vais vous mettre à votre porte, dit-il; ensuite je regagnerai mon logis, où votre image m'accompagnera. Où demeurez-vous?

—Rue des Dames, numéro 29, à Batignolles.

Le fiacre roula, et au bout d'un quart d'heure fit halte à l'endroit indiqué.

—Quand vous reverrai-je? demanda la jeune fille en mettant pied à terre.

—Demain matin, à onze heures! répéta l'essayeuse étonnée. Où donc?

—Au restaurant où vous déjeunez chaque jour.

—Vous le connaissez?

—De même que je connais tout ce qui vous concerne. J'y serai avant vous, et je vous attendrai en commandant un menu qui vous plaira.

—Vous êtes un homme charmant! A demain!

Amanda rentra chez elle. Ovide donna l'ordre de le conduire à la place Clichy. Chemin faisant, il se disait en se frottant les mains:

—Dans cinq ou six jours, je saurai tout ce qui se passe chez madame Augustine, et tout ce qui regarde mademoiselle Lucie.

Enchanté des résultats obtenus, et de ceux qu'il entrevoyait dans un avenir prochain, il se coucha et ne tarda point à s'endormir, tandis que de son côté Amanda faisait des rêves d'or. A onze heures moins un quart, le lendemain, Ovide arrivait au petit restaurant où il commandait un déjeuner fin

que la jeune fille venait partager à onze heures et quart. Avant de se séparer, Soliveau et Amanda prirent rendez-vous pour dîner ensemble le soir, et il fut arrêté que chaque jour il en serait de même. Le surlendemain, en arrivant à onze heures précises au petit restaurant, la jeune fille dit à son vieux soupirant:

—Il faut nous dépêcher aujourd'hui. J'ai une course à faire pour la patronne.

—Une course?

—Oui, je dois porter l'étoffe et les garnitures d'une robe de bal à l'une des ouvrières de l'extérieur. Il s'agit d'un travail pressé.

—Et vous irez loin?

—A l'autre bout de Paris, quai Bourbon numéro 9.

—C'est chez Lucie, se dit Ovide, puis il ajouta tout haut: Voulez-vous me permettre de vous accompagner? Du moins nous serons plus longtemps ensemble.

—Mais, parfaitement. Prenez une voiture et attendez-moi à vingt pas de la maison.

—C'est convenu.

La jeune fille se hâta de déjeuner et quitta le restaurant: Ovide alla chercher un fiacre et le fit arrêter non loin de la demeure de madame Augustine. Amanda ne se fit pas longtemps attendre. Avant que dix minutes se fussent écoulées, elle montait en voiture, mettait son paquet sur la banquette du devant et disait au cocher:

—Quai Bourbon, numéro 9.

IV

Ovide pensa que le moment de questionner était arrivé et il demanda:

—Est-ce que votre patronne a beaucoup d'ouvrières en ville, mademoiselle?

—Non, répondit l'essayeuse. Elle n'aime pas cela. Elle en a cependant par exception quelques-unes qu'elle tient à conserver, et qui pour une raison ou pour une autre ne peuvent pas ou ne veulent pas venir à l'atelier. Ainsi Lucie...

—Qui ça, Lucie? interrompit Ovide.

—L'ouvrière chez qui je vais.

—Une jeune fille?

—Oui.

—Jolie?

—Ni belle, ni laide, mais bête comme une pinte et poseuse comme on ne l'est pas! Elle joue les ingénuités à la ville. C'est à faire hausser les épaules! Plus souvent que j'y crois à sa vertu!

Mais elle est très habile, il faut lui rendre cette justice, et madame a raison de compter sur elle. Ainsi voilà une robe de bal qu'il faut aller essayer après-demain à la Garenne de Colombes, et qui doit être livrée samedi sans faute, à neuf heures

du soir. Eh! bien, elle sera finie à l'heure précise, et "fig nolée," je ne vous dis que ça!

—A la Garenne de Colombes, une robe de bal! fit Soliveau d'un air surpris.

—Qu'est-ce que ça a d'étonnant? C'est pour la femme du maire qui est invitée chez le préfet de la Seine.

—Et cette demoiselle Lucie est obligée d'aller essayer si loin?

—Avec le chemin de fer ce n'est pas plus loin qu'autre chose. Je suis allée plusieurs fois chez cette dame, moi qui vous parle. On prend le train à la gare Saint-Lazare. On descend à la station de Colombes-Bois-Colombes; on traverse la ligne du chemin de fer de Versailles, et on suit, le long de la voie, un petit chemin qui conduit juste en face de la maison de monsieur le maire, route de Paris.

—Vous avez donc suivi ce chemin la nuit mademoiselle?

—Oui, une fois.

—Seule?

—Non, avec Lucie. Nous étions allées porter à cette dame une robe de soirée, et il fallait qu'elle s'habillât devant nous afin de voir si rien ne clochait. Elle est minutieuse, cette cliente, et pas facile à contenter! Elle nous a tenues jusqu'à dix heures passées.

—Obligées alors de venir reprendre le train à Bois-Colombes?

—Oui, à minuit six minutes. Aucun danger que la cliente nous offrit de nous ramener à Paris dans sa calèche.

—Ça manquait en effet de gaieté de revenir si tard par des petits sentiers déserts! Je suis sûr que vous aviez peur.

—Vous en pouvez jurer hardiment. Nous tremblions toutes les deux comme la feuille.

—Et vous serez obligée de retourner pour cette robe! dit Ovide en désignant le paquet placé sur la banquette de devant!

—C'est fort à craindre, répliqua la jeune fille. Ah! quel ennui de faire un métier pareil!

—Patience! patience! Maranda! Cet ennuyeux métier, peut-être ne le ferez-vous pas longtemps. Mon petit doigt m'a prévenu que quelqu'un qui professe pour vous autant d'admiration que d'estime ne tardera pas à vous offrir une position brillante.

—Quelqu'un qui m'admire? répéta l'essayeuse en minaudant; qui donc?

—Coquette! Vous savez bien que c'est moi. En ce moment la voiture fit halte. On était arrivé en face du numéro 9 du quai Bourbon. Amanda prit le paquet et descendit du fiacre en disant à Ovide:

—Vous allez m'attendre là. Je serai de retour avant cinq minutes.

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL BRIÈRE DE L'ISLE

(Voir gravure)

LE général Brière de l'Isle est originaire de la Martinique. Il est âgé de 56 ans. C'est un homme au teint bronzé, d'une haute taille et de forte carrure. Tout en lui dénonce le soldat.

Après avoir séjourné quelque temps à la Martinique et à la Guadeloupe, avec le grade de capitaine, nous le retrouvons dans l'expédition de Chine et d'Indo-Chine, où il se distingua à la prise du fort de Ki-Hoa. Lieutenant-colonel en 1868, nommé colonel le 2 août 1870, il fut blessé grièvement à la tête du 1^{er} régiment d'infanterie de marine à la bataille de Sedan.

Nous le voyons chef du bureau des troupes en 1871, puis gouverneur général du Sénégal en 1876, qu'il quitte au bout de cinq années, avec le grade de général. Un décret du 16 décembre 1883 l'appela au commandement de la 1^{re} brigade du corps expéditionnaire envoyé au Tonkin.

Son intelligence, son énergie et sa parfaite connaissance des colonies françaises contribuèrent à la prise de Bac-Ninh ainsi qu'à débarrasser une partie de ces contrées des bandes qui l'infestaient. Le 8 septembre, il prit la direction des opérations. Après la victoire de Lang-Son, il marcha au secours de Tuyen-Quan, dont il put délivrer l'héroïque garnison.

POUR LES DAMES

SIL faut en croire un journaliste parisien, M. Chevreul, l'éminent membre de l'Institut, le doyen des étudiants, dont on va célébrer dans quelques jours le centenaire, s'est beaucoup occupé, dans sa jeunesse, des toilettes féminines: il a même fait à ce sujet un ouvrage très remarquable sur la loi du contraste simultané des couleurs.

Nous extrayons de ce livre le passage suivant qui traite de l'importante question des chapeaux pour les dames. Ces détails, nous en sommes convaincus, intéresseront surtout nos charmantes lectrices.

Écoutez le doyen des savants:

Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches, ou roses, ou rouges, convient aux blondes.

Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet. Celles-ci peuvent ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

Le chapeau blanc mat ne convient réellement qu'aux carnations blanches ou rosées, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes. Il en est autrement des chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle; ils vont à toutes les carnations.

Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs blanches, ou roses, ou surtout bleues. Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orange.

Le chapeau bleu clair convient spécialement au type blond; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois de fleurs jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes. La brune qui risque le chapeau bleu ne peut se passer d'accessoires orangés ou jaunes.

Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout roses.

Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau; il doit en être séparé par les cheveux, ou par une garniture blanche ou par une garniture verte, ce qui vaudrait encore mieux. Les fleurs blanches à feuillage abondant sont d'un bon effet dans le rose.

Le chapeau rouge plus ou moins foncé n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

Éviter les chapeaux jaunes et orangés. Se montrer fort réservé vis-à-vis du chapeau violet, qui est toujours défavorable aux carnations, à moins qu'il en soit séparé non seulement par les cheveux, mais par des accessoires jaunes, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 118.—RÉBUS

Trouvez une phrase dans les deux lignes ci-dessous:

PIR	VENT	VENIR
UN	VIENT	D'UN

No. 119.—HOMONYME ET ANAGRAMME-DEVINETTE

Si je me XXXXX,
Je n'épouserai
Et je n'aimerai
Jamais que XXXXX;
Car sous le soleil
Que ce globe éclaire,
Nul n'a XXXXXX
Attrait pour me XXXXXX.

No. 120.—PROBLÈME

Une échelle, qui a 82 pieds de long, est posée sur la gouttière d'une maison à une élévation de 58 pieds. Quelle différence y a-t-il entre le bas de la maison et le bas de l'échelle?

SOLUTIONS:

No 116 —Le mot est: Pois-son.

No. 117

BLANCS.	NOIRS.
1 F 1 ^{er} D	1 R prend F
2 D prend P	2 R 8 ^e F
8 D 1 ^{er} C D, échec et mat.	

ONT DEVINE:

Rébus: Pierre Morrier, ville St-Jean-Baptiste; E. La-chapelle, Montréal.



M. L'ABBÉ COLLIN, DIRECTEUR DU COLLÈGE DE MONTRÉAL



M. L'ABBÉ DEGUIRE, SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE MONTRÉAL

CHOSSES ET AUTRES

—La récolte de tabac promet d'être plus belle que l'année dernière, dans la province de Québec

—Les vignobles de Californie produiront cette année environ 15,000,000 gallons de vin.

—Le gouvernement russe prend des mesures rigoureuses pour la suppression de la langue allemande dans les provinces de la Baltique.

—Le roi Louis de Bavière va être publiquement déclaré banqueroutier. Les sujets du roi proposent de lui nommer un conseil "judiciaire."

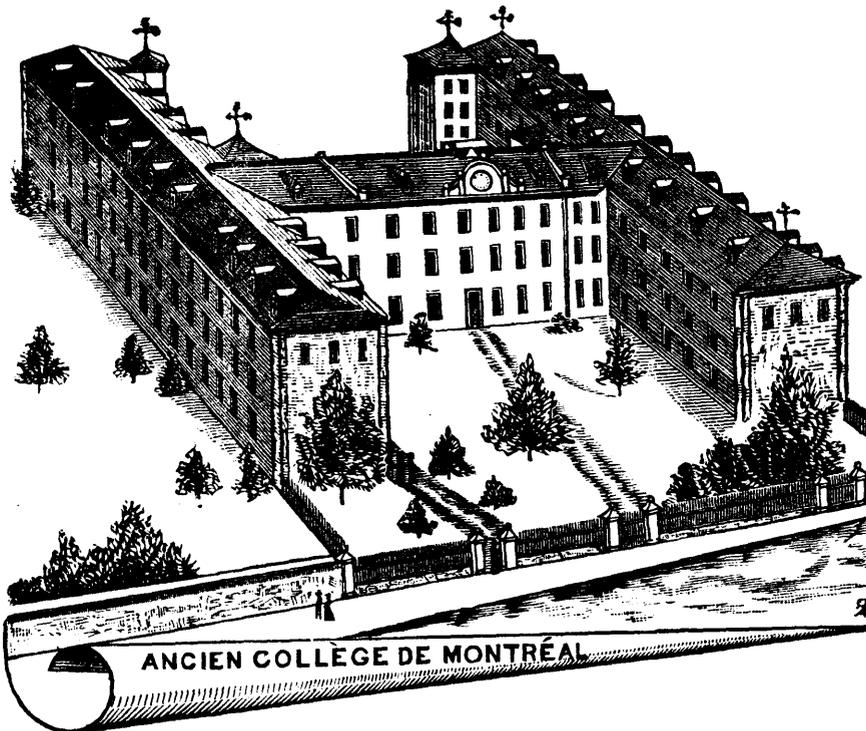
—On télégraphie de Capetown que des canibales du Congo ont attaqué plusieurs stations et qu'ils ont assassiné, rôti, puis dévoré plusieurs blancs.

—Un journal de New-York a offert de souscrire \$100 au fonds de Riel, à la condition que le prisonnier métis écrive une relation de la rébellion du Nord-Ouest d'au moins 4,000 mots.

—Afin d'empêcher l'invasion de la variole parmi les tribus indiennes, le gouvernement d'Ontario a ordonné que le vaccin le plus pur soit envoyé aux différentes agences.

—M. Arthur Christin, de Chicago, Illinois, a reçu un brevet d'invention du bureau des brevets à Washington, pour un char doritoir, qui opérera une révolution dans les constructions de ce genre. M. Christin est le frère de notre estimable concitoyen, Alphonse Christin, avocat, de Montréal.

—La pensée mine et l'action repose.



ANCIEN COLLÈGE DE MONTRÉAL

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS, MONTREAL

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Imprimerie et lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-chef. MONCTON, N.-B., juin 1885.

EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRÈRE, Seuls agents pour Montréal. 217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.